

Une indiscretion : (fin)

Autor(en): **Collas, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

arrevô tot proutso dè se n'hotô on cer asse gros què on bi bourisco, avoué dâi coirnès grantès quemin onna bouna bécllire brantcha, po ramo lè pòs. *Souri*, que l'irè tot solet et que n'avô rein po déguelhi ci animau, soo pè derrô la grandze et tracé avau Tserdena queri dau sécoi. Remonté avoué 'na dozanna dè lurons armô d'atreints et dè fortises et retrauvè le cer dein on botsalet dè bou tot pri dè la maison. Queminçont la batia; mô, sâlu! ci bougro dè boco satè quemin on diablo; fot lè quatre fai ein l'ai *Pirô dè l'Hautbozon* et *Nitiet*, pu, attaque-lo avoué ti lè gaillâ apri avau la Pérâza, le Rio Brediet, Tserdena; s'eimbantsè avau la Tsenaletta, le teradzo, Corseau et arrevè quemin la foudre à Vevô, vai la Grenetta. Lâi avô le petit martsî ci dzoî et onna tropa dè guegnemetsès que pequâvont le séla, lè mans dein lè fattès. Clia beinda dè bedans que n'aviont jamé yu 'na bîte parôre, la prignon po le diablo, et attaque-lè à boeilô au sécoi, au fû, à corrè decé, delé, sein savô iô l'ein iron; sè bouteculont, sè culapè-tont lè z'ons su lè z'autro, que cein baillô onna vretablia impècalôie. Dein sti teimps lè Tserdignolet attrapont le cer, que l'avô sautô au lé et que grulôvè dè poire; le fottont bôs, et tot inorgollis, remontont avoué su Tserdena, po fèrè la noce.

Mô y parait que dein la déroutè, clia dè Vevô ont tant z'u la fringôla et tant mau au veintro, qu'ein remonteint le martsî, lè Dzorâtô ont du sè boutsî le nô et que batsiront ein recaffeint quemin dâi fous, lè z'amis dè Vevô, lè « caca-povre. »

On Tserdignolet.

Une indiscretion.

(Fin).

Cette situation ne se prolongea pas longtemps. Le lendemain Fernand arriva. Jamais sa physionomie n'avait autant réflété la joie et l'espérance, jamais je ne l'avais vu aussi expansif; il déployait une grâce et un entrain dont je ne l'aurais pas cru capable; il avait pour moi des attentions charmantes et semblait chercher à me faire oublier sa froideur d'autrefois.

Sur le soir il me prit à part.

— Ma chère Constance, me dit-il, voulez-vous m'accorder la faveur d'un entretien de quelques instants ?

Je le conduisis à ma tonnelle favorite. Les premières ombres du crépuscule commençaient à envelopper la campagne. On était à cette heure indécise où la nature revêt un charme de douce et poétique mélancolie; les hirondelles sillonnaient l'air de leur vol rapide, la bergeronnette faisait entendre son cri plaintif, les insectes bourdonnaient autour des fleurs, dans le lointain retentissait la vague mélodie du pâtre qui ramenait ses troupeaux; j'attendis anxieuse et troublée, j'essayais de me rappeler les réponses que j'avais préparées, ma mémoire rebelle ne me les fournissait pas.

— Constance, me dit Fernand, ne vous a-t-on parlé de rien ?

— De rien, répondis-je.

— Je vois que votre mère a été discrète. Il s'agit d'un mariage, ne le soupçonnez-vous pas ?

— Du vôtre ?

— Oui, du mien. Il y a longtemps que j'aime celle dont je viens solliciter la main, je l'ai bien étudiée et je n'ai pas surpris en elle un mouvement dont elle ait à rougir, dont j'aie à m'alarmer. J'ai reconnu en elle toutes les qualités, toutes les

délicatesses qui peuvent assurer le bonheur de celui dont la destinée sera liée à la sienne. Votre mère a encouragé mes espérances, et je me dis qu'elle consent, puisqu'elle est ici; cependant moi qui ai assisté à bien des tempêtes, qui ai pris part à plus d'une scène d'abordage, je me sens tremblant et craintif; il faut, Constance, que vous soyez mon avocat auprès de votre cousine.

— De ma cousine ! m'écriai-je d'un ton qui aurait appelé son attention si lui-même n'avait été profondément ému.

L'obscurité l'empêcha de voir l'altération de mes traits, la pâleur de mon visage. Ainsi c'était ma cousine qu'il aimait, quand je le voyais si empressé, si aimable avec moi, c'était l'expression du bonheur qu'il éprouvait en pensant à elle. J'étais comme foudroyée de cette découverte. Pour ne pas me trahir, je m'empressai de lui promettre ce qu'il me demandait, et de le quitter pour aller trouver ma cousine qui se promenait avec ma mère dans l'allée voisine.

— Je parie, dit ma mère en me voyant, que tu es chargée d'une haute mission diplomatique, tu arrives trop tard, la victoire est gagnée, victoire facile et peu disputée; allons, Fernand, venez donc, on vous attend pour les ratifications.

Je m'esquivai pour ne pas assister à cette scène d'effusion et gagnai ma chambre. Je ne sais combien de temps je restai dans l'obscurité en proie au dépit et au chagrin, envainement par mes réflexions la blessure de mon cœur ulcéré, murmurant des récriminations contre ceux que j'accusais de ma déception. Tout à coup je sentis une main qui se posait doucement sur mon épaule, c'était celle d'Isabelle.

— Pardonne-moi, me dit-elle, je t'ai blessée par mon silence et par ma réserve; oui, je prévoyais l'issue que devait avoir mon voyage, mais on m'avait recommandé la discrétion, je n'aurais cependant pas pu garder pour toi mon secret, si tu avais encouragé ma confiance, mais tu m'as repoussée, pardonne-moi; il n'est pas possible qu'en un jour comme celui-ci, mon bonheur soit troublé par la pensée d'un chagrin que je causerais à mon amie, à ma sœur.

Ah ! l'excellent cœur ! ah ! l'aimable et affectueuse nature ! sa voix prenait des inflexions d'une douceur infinie, ses accents m'allaient au plus profond du cœur. La réalité m'apparaissait alors sans voiles, je comprenais qu'à moi seule je devais m'en prendre de mes souffrances. La lumière se faisait enfin en moi. Le mal était dans mon cerveau troublé par les fumées de l'orgueil, non dans mon cœur. Si haut que je dusse placer Fernand dans mon estime, je n'avais pas d'amour pour lui, j'avais beau m'interroger, je n'en trouvais pas chez moi; mais je m'étais revoltée à la pensée de le voir porter à une autre l'hommage que je réclamaï pour moi-même. Folle, folle que j'étais, j'avais laissé la vanité étouffer en moi tous les autres sentiments et fausser ma raison. Mille réflexions surgissaient en moi à la voix affectueuse de ma cousine, je me sentais humiliée en me comparant à elle; je la serrai dans mes bras, tout mouvement d'irritation et de dépit était banni de mon âme, j'étais guérie.

Je pus apporter dans les préparatifs de la noce cette quiétude, cette sérénité d'esprit qui prouvaient que je m'associais sans arrière-pensée au bonheur de ceux dont j'étais entourée. Fernand ne pouvait soupçonner l'orage qui avait grondé en moi; en voyant mon visage joyeux, en entendant l'expression de ma gaieté franche et expansive, il me disait :

— Chère petite cousine, soyez toujours ainsi, vous vous révélez à nous avec tous les trésors que jusqu'à ce jour vous vous plaisiez à cacher à vos amis.

Depuis, jamais les pensées malsaines ne se sont réveillées en moi, j'étais à l'abri des tentations ridicules qui avaient un instant compromis mon avenir. Ma vie s'est écoulée heureuse et sans trouble au milieu de ceux que j'aime, mais parfois me revient le souvenir de la lettre et des conséquences qu'avait failli avoir mon indiscretion, ne puis-je pas dire alors : Quand j'étais curieuse et coquette ?

— Oui, mais qui sait si, sans cette leçon, vous seriez aujourd'hui l'adorable grand-mère que nous apprécions tous comme elle le mérite !

LOUIS COLLAS.